CAMPEMENT URBAIN

Du refuge naît le ghetto

*Michel AGIER*

P10

'' Partir du refuge, c'est suivre et comprendre, sans jugement, la logique contemporaine du ghetto et de toutes sortes de lieux qu'on dit ghettoïsés.''

P11

'' Chez les déplacés, plus rien du lieu d'où l'on vient n'est évident et absolu, les attachements, les relations, les langages se sont éloignés, parfois perdus, et sont à reconstruire. Dans le meilleur des cas la relocalisation s'accompagne de resocialisation, et le déplacement a un effet d'intelligence critique sur soi et sur les autres.''

P13

''Le campement urbain n'est en soi ni illégal ni identitaire. Il est le moment d'un compromis fragile.''

P19-20

'' … j'observe que ce campement guarani ressemble à certains campements roms en France, qui eux-mêmes ressemblent au campement des migrants afghans de la ville de Patras en Grèce, lequel ressemble à la ''jungle'' de Calais, ou encore à celle plus récente, de Subotica, au nord de la Serbie à une dizaine de kilomètres de la frontière hongroise , où la décharge de la ville est le lieu où s'établissent provisoirement des centaines de migrants venus d'Afrique, du Proche-Orient, du Pakistan et d'Afghanistan."

P20

"Leur histoire commence par une arrivée d'ailleurs, par la fondation et la délimitation d'un lieu habitable, elle se poursuit par la formation progressive d'une communauté d'habitants qui peuvent venir de régions, villages et maisons d'origines multiples, et ainsi être hétérogènes sur le plan identitaire."

"Son organisation dépend de la situation dans laquelle elle se trouve; elle peut disparaître ou se transformer. C'est une communauté de l'instant et une communauté de survie, elle est supposée a priori précaire, provisoire mais lorsqu'elle s'installe dans la durée, un monde social se recrée. Il ne produit rien de ce qui a existé auparavant, même s'il s'en inspire."

P21-22

"On se retrouve dans un monde du reste et du déchet. Un nouveau cadre social et technique naît dans un espace en marge et dans l'ombre - car il s'agit souvent de se rendre invisible ou le plus discret possible."

P22

"À partir de la matière première disponible dans la nature (terre, eau, bois de forêt) ou de la matière résiduelle de produits manufacturés disponible dans la ville (planches, palettes, bâches plastifiées, toiles de sac, feuilles métalliques d'emballage, plastiques de polystyrène), une architecture des campements se développe comme ailleurs une architecture des favelas et des bidonvilles. Cette matérialité en constante transformation impose le campement dans et comme un paysage urbain."

"Comme les ghettos de Venise ou de Chicago, le campement qui dure rejoue le récit d'une installation, d'une fondation puis de métamorphoses urbaines qui peuvent faire perdre la trace du refuge originel."

P27

"Entre-temps, les lieux se sont transformés. Les habitations se sont durcies, ont reçu des étages supérieurs, ont été reliées de manière légale ou illégale aux réseaux techniques de la ville (eau, électricité, égouts).

P28 DEVENIR DES CAMPEMENTS URBAINS

"Une incertitude demeure entre trois devenirs possibles des campements urbains: celui de la disparition comme dans les destructions des campements de Patras et de Calais en 2009; celui de la reconnaissance comme dans l'histoire des "avenidas" et des "invasions" de Salvador de Bahia au brésil; enfin, celui de l'attente interminable, comme le montrent les campements de la grande place et de la décharge d'Asuncion depuis quatre ans.

P29

"Car finalement le campement urbain n'est essentiellement ni illégal ni identitaire (racial ou ethnique), il est le moment d'un compromis fragile, dont dépendent son existence et ses limites."

DE L'ASILE NAÎT LA VILLE, LE REFUGE, LE GHETTO

P32

"Le refuge est d'abord un abri créé dans un contexte hostile, que celui-ci s'incarne dans la guerre, la violence, le rejet xénophobe ou raciste. Sa permanence sous certaines conditions, fait advenir le ghetto."

P34

"On a pu dire après l'historien Jules Michelet que "la ville commence par un asile" l'étude des camps et campements dans le monde montre que l'horizon du refuge est le ghetto."

P36

"Ce qu'on observe le plus souvent, lorsqu'il y a durée et des transformations, c'est qu'une organisation sociale, aussi précaire soit-elle, ainsi qu'une croissance démographique et une histoire propre, se développent dans un enfermement. Le lieu est maintenu à part, et la relation est difficile voire impossible à établir avec son dehors qui, lui, le tient à distance."

P39-40 HAÏTI

"À Haïti, des centaines de camps de déplacés ont été édifiés après le séisme du 12 janvier 2010. Deux ans plus tard, près de 500 000 personnes vivaient encore dans les camps, la population de chaque camp pouvant varier de quelques dizaines de personnes auto-installées, à plus de 70 00 personnes comme c'est le cas du Camp Corail, à quelques kilomètres de la capitale de Port-au-Prince. De ce camp, l'ancien président haïtien, René Preval, a pu dire qu'il "deviendra ville", les membres d'ONG internationales considérant, de leur côté, qu'ils agissaient dans le camp à "la place du gouvernement" …

P40 QUELQUES CHIFFRES SUR LES CAMPEMENTS

"On compte au total plus d'un millier de camps bien établis dans le monde où vivent au moins 12 millions de personnes, réfugiées ou déplacées, sans compter les milliers de campements auto-établis, les plus éphémères et moins visibles. Ces évaluations sont sans cesse confrontées à la précarité et aux transformations des installations, comme à la diversité et à l'incertitude du statut de leurs occupants: réfugiés reconnus ou non par les agences internationales, déplacés internes pris en charge ou non par des ONG, migrants considérés clandestins ou non, en séjour provisoirement régulier, régularisé, puis à nouveau irrégulier, personnes reconnues durant plusieurs années comme demandeurs d'asile en attente d'une réponse. Sur les mêmes visages, ces statuts posent des masquent, institutionnels et sociaux, marqués par l'incertitude et les aléas des bureaucraties et internationales."

P45-46 MODE DE FABRICATION

"Avec le temps, ce qui émerge de l'intérieur de ces lieux précaires, à la place des premières tentes et bâches d'urgence, ce sont des portions de villes faites de toiles et de cartons, de ferrailles et de plastiques. Des planches ou des grillages volés près du port servent à fabriquer les armatures des cabanes. Des palettes de manutention sont posées sur le sol pour isoler les planchers, alors que les murs, eux, sont isolés grâce à des plaques de polystyrène récupérées et assemblées, le reste de ces "murs" étant fait de bâches de toile plastifiée et de cartons. Des bouts de moquette récupérés deviennent des tapis de sol, et des patchworks de tissus et de couvertures font des rideaux."

P51-52 TRANSFORMATION FAVELAS

" C'est un processus urbain qu'on retrouve dans l'histoire populaire du Brésil. Après l'implantation d'abris fragiles dans la brousse à la limite extérieure du périmètre urbain, a lieu leurs transformations sur place, en baraques puis, parallèlement viennent une densification de l'habitat et une complexification de l'urbanisme des lieux (rues, escaliers, enchevêtrements des habitations). Enfin on assiste à la construction en dur, éventuellement avec des étages, de ce qui devient alors des maisons et des petits immeubles. En outre, les combats politiques des favelados au Brésil ont permis qu'en parallèle une troisième évolution se fasse et consolide les deux premières, architecturale et urbaine: une consolidation politico-administrative grâce à la reconnaissance du monde social peuplant et habitant la favela, laquelle accède finalement au statut de "bairro" (quartier) avec à la clé l'officialisation de l'accès aux réseaux techniques de la ville (eau, électricité, évacuation des eaux usées, ramassage des ordures, transports) et à la reconnaissance politique municipale, voire in fine à la remise des titres fonciers urbains aux occupants.

VOIR SUITE P52

P55

"Dans ce dernier scénario, qui associe structure et fonction, tout se passe comme s'il fallait sans cesse débusquer et dénoncer l'inévitable apparition du "désordre" dans un ensemble intellectuellement pré-structuré pour encore, obstinément remettre de l'ordre … interminables "programmes", "plans", "schémas directeurs", tracés de limites et de murs, alors que les déchets de la mise en ordre sont confinés en vrac dans les marges… Puis le "désordre" de la marge exposée dans le registre imagier de la souillure, salissante et repoussante, qui fait naître une frontière immatérielle mais oppressante. Cet "espace" devient radicalement autre et ceux qui l'habitent sont alors rejetés comme le monde du dehors, qui devra être expulsé, éloigné…"

P56

" Deux mondes sont ainsi artificiellement séparés, comme s'ils relevaient d'oppositions essentielles, entre nature et culture, dehors et dedans, chaos et structure."

"À l'inverse, un décentrement du regard permet d'observer et de penser la transformation à l'intérieur de ce moment de désordre, un moment social aussi nécessaire que profondément annexé aux désirs et aux projets de mise en ordre; l'un ne va pas sans l'autre. En outre, les positions respectives de l'ordre et du désordre peuvent s'inverser, comme le suggèrent toutes les situations mentionnées plus haut d'organisations et hiérarchies sociales qui naissent au sein des campements. Et si l'on admet que le monde et les sociétés sont toujours en mouvement, on peut comprendre que les situations de changement sont toujours des moments de désordre relatif, moments d'un déséquilibre des lieux et des relations. "

P57

"La logique de la survie et du chaos, qu'on observe dans les refuges sous la forme première du campement auto-organisé, l'actualité et la diversification de cette forme, ses enjeux urbains autant que politiques, sont une invitation à approfondir la description de ce mouvement, de cette transformation contemporaine des espaces de la limite, une transformation qui va de l'espace refuge vers la forme du ghetto urbain."

P70-71

"Aujourd'hui, les premiers espaces où va se nicher le refuge sont les interstices urbains, les bâtiments laissés vacants, les terrains vagues, les forêts (ou fragments de forêts dans le cadre urbain), les quais. L'état d'abandon de ces espaces confirme et redouble l'absence de citoyenneté territoriale de ceux qui les occupent: ni l'État dont ils ont la nationalité, ni celui de leur exil ne leur garantissent l'exercice localisé d'une citoyenneté dans les lieux liminaires où ils se trouvent. La mise à l'écart territoriale est une composante d'une exclusion sociale plus générale, ce qui n'empêche pas un usage ponctuel et généralement non officiel de leur force de travail à la marge, qu'on retrouve partout dans les secteurs à forte part de travail occasionnel et illégal, comme le commerce, l'emploi domestique, le bâtiment ou le travail agricole."

P71

"Communauté de l'instant, de survie, en rien essentialiste, mais qui doit donner un sens à son existence. C'est une vie à risques, et il faut reconnaître que ceux qui la vivent ne s'étonnent pas du harcèlement policier avec lequel ils composent chaque jour."

P95

"Cette critique de la conception du camp comme un espace réduit à son seul exceptionnalisme, et cet objet théorique de la transformation et de la subjectivation dans des lieux qui ne les prévoient pas, sont les deux fondements, aussi bien théoriques que pratiques, de l'ethnographie urbaine des camps et des campements de toutes formes."

CONCLUSION

P105

"Comment peut-on "habiter" un refuge, habiter un lieu qui est forcément un espace provisoire, un espace de transit ? Lorsqu'on est réfugié dans un camp, non seulement il y a quelque chose de l'ordre du provisoire, mais l'on est pas exactement dans le monde."

P106

"Être dans un camp, c'est en principe ne pas être présent là où on est, na pas être dans le monde, ne pas "habiter" de lieu. Le camp est un hors-lieu, ce qui ne veut pas dire un "hors-sol" comme on pourrait le croire, il a bien une existence matérielle et locale. Et pourtant, au bout d'un certain temps, les habitants du camp sont quand même bien là où ils vivent."

P108-109

"L'on constate, dans la durée, que les choses se transforment, que les personnes qui sont des réfugiés ou des déplacés dans les camps transforment l'espace, ils se l'approprient, ils marquent des limites, ils tracent leurs petites frontières quotidiennes, ils (re)font un chez-soi en investissant un espace au départ anonyme, informe. Nous avons affaire à un "non-lieu" qui est aussi un "hors-lieu" politiquement et socialement en dehors de tous les lieux dans lequel les personnes re-fabriquent de la localité. Quelque chose leur devient propre, qu'ils rendent propre, mais cela peut prendre un certain temps. Je suis tenté de dire qu'au bout de 2ans il y a une sorte de basculement, les personnes ont pris un ancrage et commencent à dire: je ne vais pas repartir d'ici, de ce camp on ne va pas m'obliger à repartir."

P110

"Dire que la mémoire est délocalisée, c'est évoquer une mémoire qui ne se fixerait plus sur les lieux. Chez certains historiens et anthropologues, on trouve les notions de "lieu de mémoire" (Pierre Nora) ou de "lieu anthropologique" (Marc Augé). Ce qui fait le lieu anthropologique, dit ce dernier c'est un ensemble de relations, d'histoire et de mémoire qui permet à ceux qui vivent dans ce lieu de s'identifier à lui, en somme d'y avoir déposé leur identité. En nommant un lieu, c'est la mémoire de soi qui s'inscrit dans ce lieu que l'on nomme, et c'est soi-même que l'on nomme par rapport à ce lieu."

P112

"Les histoires des migrants et des réfugiés, elles, sont des récits d'aventures, des récits de guerre, des récits de drames, mais ce sont toujours des histoires de successions de lieux. C'est la succession de tous ces lieux qui forme le lieu de l'exil. Il se peut que la réflexion sur l'ancrage admette un jour la multi-localité (la sienne et celle des autres) ce qui ne fait pas de la pensée "racinée".

P113-114

" Le modèle de cabane qui se reproduit dans les campements signifie l'adoption d'une manière d'organiser l'espace; une forme d'ordre et de régularité arrive. Des rues ou des ruelles se forment."